

Le combat en forêt

Autor(en): **Muyden, C. van**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **87 (1942)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le combat en forêt

HISTORIQUE.

Le combat en forêt a joué, à différentes reprises, un rôle considérable dans l'histoire. La destruction des légions de Varrus dans la forêt de Teutobourg, qui marque l'arrêt de l'extension des conquêtes romaines vers le Nord, est un des souvenirs glorieux des luttes des tribus germaniques contre les Romains. Les légions de Varrus, surprises dans les forêts où elles ne pouvaient combattre en ordre serré (comme elles avaient été instruites à le faire), succombèrent devant un ennemi plus habitué à cette façon de se battre, et dont la valeur individuelle comme combattant était supérieure.

Pendant la deuxième partie des combats de Neuenegg (5 mars 1798), la compagnie de Tscharnier, placée dans la forêt du Wangenhübel pour couvrir la retraite, après avoir laissé passer les fuyards, arrêta la poursuite française par son tir ajusté. Dans le sous-bois, où pénétraient les rayons de la lune, les culottes blanches des soldats républicains en faisaient des cibles faciles pour les Bernois. L'arrêt imposé aux forces de l'adversaire permit au général de Graffenried de regrouper ses troupes et de remporter le lendemain une victoire qui malheureusement ne devait rester que locale, Berne ayant capitulé.

Plus récemment, les combats dans les forêts de l'Argonne, en septembre 1914 et en juin-juillet 1915 jouèrent un rôle important dans la défense du bassin parisien. Lors de l'offensive alliée de 1918, la même région redevint le théâtre d'opérations importantes.

Dans la guerre actuelle, il est à peine besoin de rappeler les combats des Finlandais contre les Russes, la prise surprenante des Vosges par les Allemands, leurs combats dans les forêts entre la Meuse et le Chiers.

CARACTÉRISTIQUES.

Ce qui distingue peut-être le plus la forêt au point de vue militaire est son caractère d'obstacle.

Elle fait obstacle à l'observation — car l'écran des arbres et des buissons limite la vue, parfois à une dizaine de mètres seulement — et à l'emploi des armes à trajectoires tendues. De même, elle s'oppose à l'emploi des armes lourdes, et surtout à celui de l'artillerie (dès qu'il y a des troupes amies dans le bois) par suite des difficultés d'observation. Dans ce cas, si l'un des adversaires détient la maîtrise de l'air, il peut faire diriger le tir par un avion.

La forêt fait obstacle à la progression de l'infanterie, entravée par les taillis et l'enchevêtrement de la végétation, et à celle des chars qui, ne pouvant pas renverser tous les arbres, doivent se tenir aux chemins, et sont en quelque sorte canalisés.

De ce caractère d'obstacle (qui vaut aussi bien pour l'agresseur que pour le défenseur) découlent toute une série de conséquences. La première est la difficulté de repérer l'adversaire qui s'est installé, s'il sait tirer parti des possibilités de camouflage et de dissimulation qu'offrent les sous-bois. Même si des coups de feu sont échangés, il est très difficile de déterminer d'où ils partent, car la forêt déforme et renvoie leur son, auquel vient s'ajouter celui des ricochets. L'agresseur est constamment exposé à la surprise d'une attaque soudaine qui provoque facilement la confusion parce qu'il est difficile de repérer les sources de feu.

Une deuxième conséquence est la difficulté de maintenir la liaison en marche ou en stationnement, due aux mauvaises conditions de visibilité et aux obstacles qui ralentissent

l'activité des agents de liaison. La liaison par radio, elle aussi, n'est pas sûre dans les forêts profondes qui interrompent parfois les communications radiophoniques par ondes courtes. La troisième difficulté est celle de l'orientation : le champ visuel est très limité, les points de repère manquent, la liaison n'est souvent plus maintenue, et il y a une tendance instinctive à faire face à l'adversaire dès que l'on est attaqué, ce qui provoque facilement des changements de front.

Tous ces facteurs contribuent à rendre le combat en forêt très éprouvant au point de vue moral et exigent un effort particulier des chefs, s'ils veulent garder leur troupe en main et la conduire ; à la troupe, ils demandent une discipline absolue.

Les possibilités d'emploi des armes sont limitées par la difficulté de voir les buts et par la multitude d'obstacles (feuilles, branches, etc.) qui font dévier ou « ricocher » les projectiles. La plupart du temps, le fantassin en est réduit à se tirer d'affaire avec son arme individuelle et des grenades. Parmi les armes spéciales, le canon d'infanterie, faute de champs de tir, n'est que rarement utilisable en dehors des chemins, le lance-flammes perd beaucoup de son efficacité et seul le lance-mines, grâce à sa trajectoire courbe qui lui permet de tirer par-dessus les obstacles, pourra rendre de grands services.

Lorsque l'ennemi apprend la présence de troupes adverses importantes dans un secteur boisé et qu'il n'y a pas encore engagé ses propres troupes (ou lorsqu'il connaît exactement la limite que ses propres troupes ont atteinte), il emploiera de préférence, pour « nettoyer » ce secteur, de l'artillerie ou de l'aviation de bombardement, afin de diminuer ses pertes en vies humaines. Deux conclusions s'imposent donc. D'abord il faut s'enterrer pour se protéger contre les conséquences d'un bombardement éventuel. Ensuite, il faut éviter à tout prix que l'adversaire soit renseigné sur l'effectif des troupes installées, avant qu'il ne s'y soit engagé. D'où la nécessité du camouflage, en particulier contre les vues aériennes, et de

la ruse (surtout éviter la faute classique qui consiste à s'installer défensivement à la lisière d'une forêt). Ceci, en passant, nous montre la dernière des caractéristiques du combat en forêt : le rôle considérable qu'y jouent la ruse et les effets de surprise, auxquels il est particulièrement propice.

Les raisons qui font de la forêt un obstacle dans le cadre tactique en font aussi un obstacle dans le cadre stratégique. L'agresseur, après les percées initiales, n'aimera pas laisser longtemps derrière lui une forêt contenant des troupes ennemies en quantités inconnues qui risqueraient de menacer ses communications, entraveraient son ravitaillement, et lui nuiraient de bien des façons aussi longtemps qu'elles n'auraient pas été mises dans l'impossibilité d'agir.

La « physionomie » du combat en forêt dépend évidemment de la saison et de la nature des essences dont la forêt est composée.

Extrait de « Wir zogen gegen Polen », Combats dans la forêt d'Udorz, p. 12 s.

« Il semble qu'environ 800 Polonais se tiennent dans la forêt voisine où ils errent depuis quatre jours...

» La compagnie se déploie sur la hauteur qui domine la lisière de la forêt. Le cdt. cp. conduit lui-même l'exploration. La compagnie a progressé jusqu'à courte distance de la lisière. Pleins d'admiration et en même temps d'angoisse les hommes suivent du regard leur premier-lieutenant qui disparaît dans la forêt avec la section de commandement. Tout est encore tranquille ; cette tranquillité a même quelque chose de sinistre. Brusquement, un coup de feu, tout près de la lisière, suivi d'un multiple écho. La forêt renaît à la vie. Des éclairs jaillissent de chaque buisson. Il y a de nombreux tireurs d'élite polonais sur les arbres. Il faut se mettre en position presque sans aucun couvert. La mort prélève son tribut dans nos rangs. Opiniâtres et résolus, quelques-uns des nôtres s'élancent en avant. Mais ils ne peuvent pas passer, et peu d'entre eux reviennent. Les

petits groupes de fusiliers résistent avec acharnement à la pression écrasante des Polonais. Eux sont animés du courage que donne le désespoir : il faut qu'ils traversent nos lignes en direction du nord pour échapper à l'anéantissement. Peu à peu ils gagnent du terrain. La compagnie commence à reculer.

» Les regards cherchent vers l'est, vers l'ouest. Où donc sont les compagnies de base ? Tout à coup, des canons anti-chars allemands ouvrent le feu ! Là-bas, près de la route, il y en a deux qui ont pris position. Une compagnie motorisée passait et elle est intervenue immédiatement, dirigeant son feu contre la lisière. Avec cette aide, le repli s'effectue plus facilement et plus vite.

» ... Au milieu du régiment qui revient en hâte, se tient le commandant. Il a pris sa décision. Il veut attaquer avec deux bataillons. Pendant ce temps, un groupe d'artillerie se met en place. Les obus entrent dans la forêt en grondant. Les premiers coups de fusil partent...

» Puis vient l'ordre de ne pas pénétrer dans la forêt, l'obscurité étant venue. Des sections organisent la garde. Les bataillons se retirent. Ils ont besoin de repos car l'attaque de demain sera dure. »

De cet extrait ressort :

1. La difficulté que présente l'attaque d'un ennemi bien installé et bien camouflé en forêt.
2. L'ampleur des moyens que le commandement considère nécessaires pour mener à bien une attaque contre environ 800 hommes. (2 bat. et un gr. d'art.) et
3. La perte de temps qui en résulte.

FRANCE : « *Militärwissenschaftliche Rundschau* » Nr. 4, 1940 :
Combats dans le Bois de Sommauthe. — Caractère meurtrier du combat en forêt. p. 370.

« Un véritable taillis de forêt vierge. De vieux arbres isolés entre lesquels s'étend un impénétrable enchevêtrement de

buissons, d'herbes, de ronces et de plantes grimpantes. Il y a des coups en haut, en bas, devant et par derrière, mais l'ennemi ne se montre presque jamais. Avec un élan qui témoigne d'un mépris complet de la mort, nos groupes d'assaut se frayent un chemin à travers le fourré ; parfois lentement, freinés par la végétation, parfois vite lorsqu'il y a une éclaircie. Beaucoup de ces téméraires, atteints à bout portant, s'écroulent sur l'humus moisi. Des grenades éclatent, lancées on ne sait d'où, et semant la mort. Nos grenades à manche ne servent pas à grand'chose : parfois elles mettent en danger celui qui les a jetées, en rebondissant des branches auxquelles elles se heurtent ; parfois elles se prennent dans les treillis de fil de fer tendus devant les nids de l'adversaire et tombent au sol, où elles éclatent sans produire de résultat. Il est impossible de faire entrer en action des armes lourdes dans cette forêt et presque partout les hommes ne combattent qu'avec leurs armes personnelles. Les « nids » ennemis sont nettoyés les uns après les autres, mais au prix de l'engagement à outrance des officiers et de la troupe. Les groupes d'assaut, composés des meilleurs éléments de la compagnie, sont bientôt usés. »

Caractère meurtrier (Combats entre Meuse et Chiens) 1940.

« *Grüne Hölle von Inor* », p. 18-21.

« Pour les compagnies qui attaquent, dont le front n'a pas de cohésion et prend la forme d'une ligne brisée à de nombreux endroits, souvent même percée, souvent attaquées de flanc ou menacées sur leurs arrières, et où règne une certaine confusion, ce combat dangereux entraîne des pertes considérables. Il est encore plus mortel pour les hommes de liaison, sans lesquels la confusion deviendrait complète. »

LA DÉFENSIVE.

La nature même de la forêt permet au défenseur de rester caché et parfois de se déplacer sans être vu jusqu'au moment où il ouvre le feu. L'assaillant, en revanche, est obligé de

quitter les couverts ; il ne peut guère éviter de faire du bruit en se déplaçant et ainsi de se révéler. Ceci permet aux défenseurs de faire une large part aux effets de surprise et à l'emploi de la ruse dans leur façon de combattre.

Dès l'installation d'une position de résistance, une partie de ces avantages se perd. La présence d'une ligne de défense plus ou moins rigide (donc plus ou moins facile à déterminer) permet à l'attaquant de faire agir ses armes lourdes et, parfois même, de l'artillerie ou de l'aviation de bombardement, à l'endroit où la résistance se manifeste.

Il semble donc que la forme de combat défensif la mieux adaptée aux conditions particulières de la forêt est une défensive mobile, menée par des éléments très actifs. Ceux-ci doivent s'efforcer, par une activité faisant une large part à la ruse et aux effets de surprise, de retarder l'avance de l'ennemi en lui infligeant autant de pertes que possible, tout en évitant de lui donner prise. (Par exemple : construction d'une fausse position de résistance où l'on tient assez longtemps pour obliger l'ennemi à masser ses troupes pour préparer une attaque en règle, puis décrochage, aidé par des obstacles en barbelés camouflés qui retardent la poursuite et par la connaissance des cheminements.)

Cette forme de combat donne l'avantage au défenseur qui, en cédant du terrain, économise des vies. De plus, s'il manœuvre adroitement, il peut faire dévier l'attaque ennemie, l'incitant ainsi à présenter son flanc à des contre-attaques. Si l'installation d'une position de résistance est nécessaire — s'il faut tenir à un endroit déterminé —, la meilleure solution est d'avoir recours au système des points d'appuis. La forêt se prêtant mieux qu'aucun autre terrain aux manœuvres d'encercllement, chacun de ces points d'appui devra être installé de façon à pouvoir tirer dans toutes les directions (en hérisson) et, si le matériel nécessaire est disponible, protégé par une ceinture irrégulière d'obstacles en fil de fer barbelé défendus par une défense mobile de fusiliers munis de grenades. Les

points d'appui seront reliés entre eux par des obstacles du même genre disposés irrégulièrement afin que l'agresseur ne réussisse pas à déterminer le contour des « hérissons ». Il est essentiel que l'organisation défensive comprenne une succession de points d'appuis autonomes, disposés en profondeur, de façon que si l'un d'entre eux tombe entre les mains de l'ennemi, il n'y ait pas rupture d'une ligne permettant une percée, mais que le reste du dispositif continue à tenir. Il faut que l'ennemi s'use par cette succession de résistances dont aucune ne semble assez considérable pour nécessiter l'entrée en action de gros moyens, mais dont chacune lui cause des pertes importantes en hommes et en temps. La forêt, dans cette forme de défense, a l'avantage d'enlever à l'assaillant la supériorité que lui donnent ses chars et, en partie, celle de son aviation ; mais à armes égales, elle ne favorise pas beaucoup le défenseur, car elle est presque aussi coûteuse en vies humaines pour lui que pour celui qui attaque.

La forme de défensive la plus efficace en forêt est une combinaison des deux façons d'agir qui viennent d'être décrites. Elle consiste à employer la défensive mobile en avant des positions de résistance préparées d'avance, jusqu'au moment où il devient nécessaire de passer à leur défense immédiate. Il faut remarquer que, si l'on veut éviter des surprises fâcheuses, les troupes chargées de la défensive mobile ne doivent pas être tirées de la garnison des points d'appuis, tout au plus de leur réserve, afin que si l'ennemi les serre de trop près, elles puissent se réorganiser sous la protection de troupes susceptibles de les couvrir.

Bien que les chars aient de la difficulté à progresser en forêt et, surtout, craignent de s'y exposer à l'action des spécialistes de la lutte anti-chars qu'elle favorise, il faut se garder de la dangereuse illusion qui consiste à croire que toute forêt leur est impénétrable. Les armes anti-chars seront placées de façon à tenir les cheminements accessibles. Autant que possible, leur action sera renforcée par des abatis, qu'elles

prendront sous leur feu. On suppléera au manque d'armes anti-chars par des abatis et par la pose de mines qui peuvent facilement être camouflées. Les hommes spécialement formés à la lutte anti-chars, grâce aux nombreux camouflages et couverts, peuvent rester invisibles jusqu'au moment d'agir et peuvent s'approcher facilement pour aveugler le char, poser des charges groupées contre la tourelle ou les chenilles, ou faire usage de bouteilles incendiaires.

D'une façon générale, il faut toujours que le chef ait une réserve mobile à sa disposition à tous les échelons du commandement, afin de pouvoir faire face aux imprévus dont cette forme de combat est si riche.

Lorsque la forêt s'étend sur des pentes abruptes, une partie des méthodes du combat en montagne deviennent applicables. En particulier, on se rappellera que celui qui tient la position dominante a l'avantage, s'il peut se soustraire aux vues de l'aviation.

RUSSIE : Combat en forêt contre les chars.

« Un ordre nous parvient : « Chars soviétiques dans la forêt et sur la route, les pionniers anti-chars en avant. » Chacun des hommes est muni de charges groupées, de boîtes fumigènes et de grenades en quantités suffisantes. Nous n'avons pas besoin de fusils : les mitraillettes suffisent pour assurer notre protection.

» Pas à pas, nous avançons à tâtons à travers les buissons, jurant contre les branches qui nous fouettent la figure, contre cette boue sur laquelle nous glissons continuellement, contre l'humidité qui pénètre lentement mais irrésistiblement nos bottes et nos capotes...

» ... Et maintenant, en avant ! Mais il n'y a plus que cinquante mètres à franchir en baissant la tête. Le chef répartit les rôles dans notre groupe d'assaut de pionniers. « Vous aveuglerez le char avec des fumigènes. — Vous assurerez l'appui de feu, vous vous tiendrez prêts à nous couvrir avec des

grenades. — Je sauterai moi-même sur le char avec la charge groupée. » Un deuxième char est immobilisé dans le fossé, à 200 mètres de nous. Le gaillard est sacrement coriace, il continue à tirer sans interruption.

» Nous recevons l'ordre d'attaquer. Le commandant de compagnie part en avant le premier, suivi par les hommes du groupe d'assaut, un à un. Il faut aller prudemment, afin que la garnison du char ne s'aperçoive de rien. Tout à coup, un formidable tir de mitrailleuses se déchaîne, ponctué par les coups plus lourds de l'artillerie. Mais ce ne peuvent être que nos propres chars qui ont réussi à progresser jusqu'à une éclaircie dans la forêt. Tous poussent un soupir de soulagement. Nous avons l'impression d'être dans un véritable chaudron de sorcières. C'est tout juste si on réussit à entendre sa propre voix. Les gerbes des mitrailleuses passent en fouettant le sous-bois, les ricochets partent dans toutes les directions. Parmi tous ces bruits, on distingue le son clair du tir des chars. Pour nous, l'instant critique est arrivé. Ce n'est plus qu'une question de secondes. Il ne faudrait pas que les Russes nous filent entre les doigts. Les hommes avancent par bonds, d'arbre en arbre. Le char russe, dont l'attention a, entre temps, aussi été éveillée par le fracas dans la forêt, prend la route sous son feu. Pourvu qu'il ne tourne pas sa tourelle vers nous ! Le groupe est encore à trente mètres, qu'un des hommes jette déjà sa boîte fumigène. Maintenant, l'ennemi ne peut plus voir ce qui se passe autour de lui. On lance des grenades à main, puis encore une grenade fumigène. Un homme se tient prêt à tirer, le pistolet à la main, car on ouvre la lucarne.

» A ce moment, le sous-officier se lance en avant, à travers la fumée ; en arrachant la sûreté de la charge, il se jette de toutes ses forces sur le char où il reste invisible quelques secondes. En un clin d'œil il revient de nouveau vers nous : « Ça brûle ! » Nous nous mettons à couvert. Le lieutenant a encore tout juste le temps de dire : « Bravo ! » Une forte détonation retentit. Des fragments d'acier nous sifflent autour des oreilles. Puis,

parmi les fumées et le brouillard artificiel, le char apparaît peu à peu. La lucarne est ouverte, la tourelle est sortie de ses gonds et ne peut plus tourner. Et l'équipage ? Attention, il se met à tirer à la mitrailleuse. On jette quelques grenades, l'une d'entre elles arrive en plein dans le but. »

« *Der Frontsoldat erzählt* », Nr. 9, 12.12. 41. Article : *Panzerpioniere hart am Feind*, Lt. Clauder.

(A suivre.)

Plt VAN MUYDEN.
